

CHRONIQUE.

MOSAÏQUES DU VIEIL-ARZEU (*Portus Magnus*). — La presse algérienne a fait connaître, dans son temps, cette très-intéressante découverte, ainsi que la mission de M. Berbrugger, envoyé à Saint-Leu, au mois de février dernier, comme inspecteur général des monuments historiques et des musées archéologiques de l'Algérie. Pour mettre nos lecteurs au courant des faits principaux, nous empruntons les détails suivants à un rapport de M. Berbrugger et à la correspondance officielle qui s'en est suivie.

Le rapport auquel nous faisons allusion se compose de deux parties : la première, celle que nous reproduisons par extraits, est à la date du 22 mars dernier. L'autre partie ne pourra être adressée à l'autorité supérieure que lorsque les dessins de la mosaïque qui s'exécutent à Oran seront parvenus à l'inspecteur général.

« Quant aux mosaïques du plateau de Saint-Leu (*Bolïoua*, et aussi *Vieil-Arzeu*), — dit M. Berbrugger dans la première partie de son rapport, — voici comment on fut amené à les découvrir. M. Viala de Sorbier, architecte du département de l'ouest, qui joint au sens artistique l'amour éclairé de l'antiquité, faisait faire des recherches dans les ruines du plateau de l'est par M. Nicole, inspecteur des bâtiments civils d'Arzeu et de Mostaganem, et qui s'éprit bientôt lui-même d'un vif intérêt pour les travaux dont il était chargé. Un colon, qui suivait ces recherches avec curiosité, M. Laurent, fermier du C^t Robert, propriétaire de la ferme de ce nom, fit savoir à M. Nicole que les premières assises du mur méridional du bâtiment reposaient, ainsi qu'il l'avait constaté lui-même, lors de la construction, sur une mosaïque romaine. Une fouille d'un mètre cinquante centimètres de profondeur, exécutée aussitôt, prouva l'exactitude de ce renseignement. Une fois arrivé sur le pavage antique, on le suivit dans toutes ses ramifications ; et bientôt se développa le plan d'une maison antique considérable, qui, parmi de nombreuses mosaïques d'ornement, présen-

tait un vaste plancher à personnages représentant plusieurs sujets mythologiques.

» Je dirai, ailleurs, quels sont ces sujets, autant qu'il m'est possible d'en fournir une explication rationnelle et non arbitraire, comme quelques-unes de celles qui ont été déjà proposées.

» Ici, je le rappelle, je veux surtout m'occuper du chapitre essentiel des voies et moyens de conservation et d'utilisation. Le reste appartient à la deuxième partie du rapport.

» Étant donnée cette belle découverte, on se demande aussitôt ce qu'on doit en faire. Indiquer exactement le but à atteindre, c'est, je crois, désigner presque les mesures qu'il convient de prendre.

» Le but est, d'abord, de conserver ces mosaïques efficacement et avec économie, puis de les rendre aussi accessibles que possible aux études des savants, des artistes ou même à la curiosité des simples visiteurs.

» Voyons quel est celui des moyens praticables qui atteint le mieux ce double objet.

» D'abord, on peut les conserver sur place ou les transporter ailleurs.

» Dans la première hypothèse, il faut élever au-dessus une coûteuse construction, surmontée d'un toit, et y attacher un véritable gardien. Car, on a vu, par la rapide destruction des mosaïques de la maison romaine découverte en 1848, et par d'autres exemples analogues, ce que ces sortes de monuments deviennent quand on les laisse exposés à l'action des météores et sans une surveillance continuelle exercée sur place. D'ailleurs, dans une situation excentrique comme celle où se trouvent nos mosaïques, le nombre des visiteurs serait nécessairement fort restreint. Les savants et les artistes, c'est-à-dire ceux qui désireraient le plus les voir, et dont la visite serait le plus fructueuse, ne sont pas généralement en état de faire de grandes dépenses. Laisser ces mosaïques où elles sont aujourd'hui, c'est donc s'imposer de fortes dépenses pour aboutir, en définitive, je le répète, à les tenir hors de la portée de ceux qui ont, précisément, le plus d'intérêt à les visiter, et qui peuvent le faire avec le plus de fruit pour la science et l'art en général.

» Dans l'hypothèse du transport sur un autre point, il reste à examiner quel sera ce point. Si Oran possédait un Musée dans des conditions régulières, avec un conservateur, je n'hésiterais pas à demander qu'on les y transportât. Mais Oran n'a rien de semblable,

et je n'ai pas appris sur place qu'on fût disposé à le doter d'un établissement de ce genre.

» Je me vois donc forcé de conclure pour le Musée d'Alger.

» Qu'on ne croie pas que je me laisse influencer dans ces conclusions par ma position spéciale par rapport à la Bibliothèque et au Musée d'Alger ; car, si je suis conservateur de cet établissement, je suis aussi inspecteur général des monuments historiques et des musées historiques de l'Algérie, et cette fonction me place nécessairement à un point de vue plus élevé, plus général, qui, en élargissant l'horizon et les idées, préserve des inspirations étroites du métier.»

Avant d'adopter les conclusions de ce rapport, l'autorité supérieure a cru devoir mettre en demeure la ville d'Oran, et, à cet effet, a remis à M. le préfet du département de l'ouest les instructions en vertu desquelles ce fonctionnaire a invité le conseil municipal à examiner si, dans l'hypothèse de la translation à Oran des mosaïques romaines de Botioua, la municipalité pourrait pourvoir d'une manière efficace à leur conservation et les mettre, en outre, à la portée des visiteurs.

Sur l'avis de l'architecte en chef du département, qui avait été chargé d'étudier la question, le conseil, dans sa séance du 9 mai 1863, a été d'avis et a reconnu, à l'unanimité : « que l'administra-
» tion municipale d'Oran se trouve dans l'impossibilité la plus ab-
» solue d'assurer la conservation des mosaïques dont il vient d'être
» question. »

Cette combinaison ayant échoué, il a été décidé, en principe, que ce précieux monument serait transporté au Musée d'Alger. La question des voies et moyens et des frais de déplacement et d'installation est, en ce moment, à l'étude.

VIEIL-ARZEU. — M. Viala de Sorbier, architecte en chef du département d'Oran, nous a adressé trois croquis très-curieux pris dans la maison romaine qui sert de musée en plein vent au bas de la colline où sont les ruines du Vieil-Arzu. L'un d'eux représente une clef de voûte où l'on a sculpté deux phallus surmontés d'un niveau. Quelques personnes ont vu dans cette composition l'enseigne d'un mauvais lieu ; cela pourrait être vrai ; mais il en pourrait être aussi tout autrement. La représentation phallique n'avait pas toujours un sens obscène, et on la trouve sur des monuments d'utilité publique, où elle ne pouvait figurer avec

cette signification; par exemple, sur l'aqueduc d'Arbalou, entre Bougie et Taourirt-Iril.

INSCRIPTIONS RÉCEMMENT RELEVÉES AU VIRIL-ARZEU. — Tout en accomplissant la mission spéciale qui me rappelait dans les ruines de *Portus Magnus*, j'ai profité de cette circonstance pour compléter mes études archéologiques sur cette localité. En attendant un supplément à ma *notice*, déjà publiée au 2^e volume de la *Revue*, je donne les inscriptions suivantes. La plus importante a été découverte par moi et plusieurs autres ont été, par mes soins, remises au dépôt épigraphique de la maison romaine qui sert en ce moment de musée.

N° 1.

VICTORIAE
AETERNAE AVG
.....
ETCAESARIS
ANTONINI
M ANTONIVS PRO
CVLEIVS EXE.
QVES... VS TVR
MIS OB HONO
REM AEDILITATIS
D D D

Trouvée par moi chez Mohammed ben el-Kadi, où elle était presque enfouie dans un jardin.

Dimensions. — Hauteur, 1 m. 02 c.; largeur, 0,56 c.; épaisseur, 0,50 c.; lettres, 0,05 c.; moulure, 0,10 c.

La troisième ligne est effacée; on ne distingue que l'amorce des deux premières lettres, IM... (*Imperatoris*).

A la huitième ligne, VE sont liés et AE à la dixième.

N° 2.

D M S
LICINIO IVL...
EQVITI EX OF
FICIO SINGV
LARIORVM
VIXIT ANNIS XXVI
M VII DIES XI

Dimensions. — Hauteur, 1 m. 95 c.; largeur, 0,58 c.; épaisseur, 0,17 c.; lettres, 0,05 c.; moulure, 0,05 c. Au-dessous du cadre où est l'épigraphe, il y a un espace vide de 1 m. 35 c.

A la sixième ligne, NI sont liés.

N° 3.

....ARI DI....
....PII ARAB....
....I MAX BR....
....II DIVI M.A....
....AMANICI SA....
....DI ANTONI....
....EP.....D....
...I...

Ce fragment de colonne milliaire mesure en hauteur 0,55 c., et 0,35 c. dans sa partie la plus large. Epaisseur, 0,11 c.; lettres, 0,04 c.

N° 4.

D M
ANNIAE NONNOSAE
L.ANNIVS HONORATVS
PATER FIL KARISSIMAE

Dimensions. — Hauteur, 0,56 c.; largeur, 1 m. 05 c.; épaisseur, 0,27 c.; lettres, 0,05 c. 1/2.

L'épigraphe est dans un cadre terminé en queue d'aronde sur ses

N° 5.

D M S
LICINIAIS
SVLA VIXSIT
ANNIS XXX
VIII MEN III
D. XIV LETO
RVS MARITE
B M F

Dimensions. — Hauteur, 1 m. 33 c.; largeur, 0,53 c.; épaisseur, 0,18 c.; lettres, 0,06 c.; moulure, 0,09.

A la 3^e ligne, I T sont liés ainsi que M E à la 5^e, et T E à la 7^e.
Au-dessous du cadre, il y a un espace vide de 0,46 c.

N° 6.

D M

M VLPIVS
SILMIVS
POET QVI
MIL....G
STIP XVIII
F....TAVRI
VS SENECIO
H B M

Dimensions. — Hauteur, 1 m. 02 c.; largeur, 0,58 c.; épaisseur, 0,24 c.; lettres, 0,07 c.; moulure, 0,08 c.

A l'avant dernière ligne, N E sont liés.

N° 7.

D M S

CORNE
LIAE M...IAS
V. AN. P M
XXIII HO
NO (1) RATVS
MARITAE SVAE
FECIT

Dimensions. — Hauteur, 1 m. 45 c.; largeur à la base, 0,52 c., au dé, 0,48 c.; épaisseur, 0,23 c.; lettres, 0,04 c.

Cette pierre tumulaire est arrondie par le haut et se termine inférieurement par une base carrée unie.

N° 8.

IVLIVS
VICTOR
VIXITANNI
S XVIII IVLIV
STACIOIA FRA
TRI DVLCISSI
MO FECIT

(1) Intervalle motivé par un défaut de la pierre.

Trouvé sur le terrain des mosaïques à personnages de la Ferme-Robert.

Dimensions. — Hauteur, 0,88 c.; largeur, 0,40 c ; épaisseur, 0,23 c.; lettres, entre, 0,06 c. et 0,03 c.

Au-dessous du cadre, il y a un espace vide de 0,40 c.

N° 9.

D. M. S.

TIB. CL. SEVE

RIANVS VIXIT

ANN. XXVIII

CL. SCEIN. S. F. PA

TRI INNOCENTISSIMO

Copié chez le colon Bois, aîné, au village de Saint-Léu. J'ai fait ensuite transporter la pierre à la Maison-Musée.

Dimensions. — Hauteur, 0,66 c ; largeur, 0,52 c.; lettres, 0,05 c.; moulure, 0,10 c.

VE sont liés à la fin de la 2^e ligne, ainsi que AN à la 3^e et TRI au commencement de la dernière.

Dans un supplément à ma notice déjà publiée sur les ruines du Vieil-Arzu, je reviendrai sur ces épigraphes.

A. BERBRUGGER.

CHERCHEL. (*Julia Caesarea*). — Lors de mon dernier passage à Oran (février 1863), j'ai estampé chez M. Viala de Sorbier, architecte en chef du département de l'Ouest, l'inscription suivante gravée sur une plaque de marbre blanc, haute de 0,19 c. sur une largeur de 0,21 c. et qui avait été trouvée à Cherchel en 1840, par M. Sans, alors chargé du service de la Douane dans cette localité.

Les lettres ont un centimètre et demi de hauteur.

La forme des lettres classe cette inscription, parmi les documents épigraphiques de l'époque du roi Juba II. D'ailleurs, les noms propres *Mimesis* (de *Mimas*, montagne d'Ionie?) *Ionicus* (d'Ionie) et *Canon*, rappellent encore les temps de ce prince, qui aimait à s'entourer d'artistes grecs en tous genre ; quoi qu'il en soit, voici notre épigraphe dont la copie est constatée par l'estampage que j'ai sous les yeux.

IVLIA. MIMESIS. SVBORN
ATRIS. IONICI. ET. CANO
NIS. HIC. SITA. SIT. QVAE. VI
XIT. ANNIS. XLIIX. TIBI. ET
TVIS. T. L. S.

» Que Julia Mimesis, sous-coiffeuse de Ionicus et de Canon,
« repose ici; laquelle a vécu 42 ans et 10 mois. A toi et aux
« tiens que la terre soit légère. »

En écrivant cette traduction, nous nous demandons si les dames romaines avaient aussi des coiffeurs ou si Ionicus et Canon étaient des coiffeurs d'hommes avec une femme pour aide. Que de plus habiles que nous en décident.

Subornatrix, qui est ici pour *subornatrix*, manque dans les lexiques et même dans les dictionnaires spéciaux d'antiquités. Mais il est facile de deviner que ce mot s'appliquait, en général, à la coiffeuse en sous ordre qui aidait la femme esclave appelée *ornatrix* dans la tâche difficile et même périlleuse d'arranger et d'orner la chevelure d'une dame romaine. Car celle-ci était toujours prête à jouer de l'aiguille sur les bras et même sur les seins de la pauvre *ornatrix*, pour peu qu'elle fût ou seulement parût quelque peu maladroite. Afin de faciliter ce genre de correction et de le rendre plus efficace, l'*ornatrix* devait avoir, dit-on, la gorge et les bras nus quand elle coiffait sa maîtresse; ajoutons que des représentations antiques nous montrent que cette règle n'était pas sans exception.

Cependant, l'usage inhumain existait, car Ovide qui connaissait les dames de son temps disait de l'une d'elles, comme un éloge :

Ornatrix tuto corpore semper erat

et ailleurs, donnant des conseils à une autre, il dit :

Tuta sit ornatrix : odi quæ sauciat ora
unguibus, et rapta brachia figit acu.

Cette dernière citation nous montre que ces dames ajoutaient l'emploi des ongles à celui de l'aiguille. Le chiffre de l'âge de la défunte semble ici assez embarrassant. Ces cinq caractères XLIIX sont en effet assez difficiles à traduire, arithmétiquement parlant.

Le lapicide a omis sans doute l'abréviation M. pour mensibus qui devait partager le chiffre en deux groupes.

A. BERBRUGGER.

NOTE SUR LES RUINES DE TA-KITOUN. — L'annexe de Ta-Kitoun, et plus spécialement le territoire des Amoucha, mériterait une exploration archéologique sérieuse. La position bien marquée de grands centres de population, de nombreux établissements isolés, une route bien dessinée, quelques inscriptions seraient un sujet d'étude utile à la géographie et à l'histoire. J'indiquerai ici ce que j'ai vu, dans le but de guider les pas d'un archéologue.

On va de Sétif à Ta-Kitoun par la route de Bougie, jusqu'au village d'El-Ouricia ; là, on suit un simple chemin muletier qui traverse le Djebel Mégris. D'El-Ouricia au Bordj la route est jalonnée de pierres taillées, bordée d'enceintes très-nettement accusées d'établissements construits avec grand art ; elle traverse plusieurs plaines couvertes de ruines et de débris enfouis. Les pierres de taille sont généralement de grands blocs de grès d'un grain très gros, provenant de carrières creusées dans les couches supérieures du Mégris, où l'on rencontre une roche identique.

Au pied Sud du Mégris, à 6 kilomètres d'El-Ouricia et à 18 kilomètres de Sétif, là où avait été placé le village des Otages des Babor, la plaine fut couverte de constructions antiques sur un grand espace. En quittant ces ruines, la route traverse un ruisseau ; on voit, entre le gué et la rivière où se jette ce torrent, de gros grès taillés, demeurés sur les deux berges et qui m'ont semblé provenir d'un pont. En franchissant le Mégris, dans la traversée du Col des Cigognes, on rencontre deux points où les pierres de grand appareil accusent des constructions importantes, notamment au passage de la rivière d'El-Ouricia : au bord même de l'emplacement de la voie romaine se dégage d'un tertre une enceinte rectangulaire, partie déjà élevée d'un édifice enfoui sous ses œuvres supérieures.

Au point culminant du Col, à droite et un peu en contre-bas du chemin, on trouve parmi d'autres pierres de taille un bloc de 80 centimètres sur 50, sur lequel est gravée une inscription illisible, dont les caractères sont latins et d'un petit module. Un poste militaire placé sur le tertre voisin devait commander la route et le Col. La voie romaine est très-reconnaissable sur ce point, mais deux kilomètres plus loin, au second angle de notre chemin, on la retrouve plus manifeste encore, coupée par

un ravinement tout moderne ; puis elle atteint le haut du village des Ouamer, le traverse et, passant entre deux mamelons, par un petit Col signalé par un énorme pied d'aubépine, elle débouche dans une vaste plaine au pied nord du Mégris.

Là, sur une étendue qui put être celle d'un centre de 8,000 habitants, le sol est couvert de matériaux de construction, de débris de poteries ; çà et là, notamment vers l'extrémité orientale, des tertres, d'où sortent des blocs taillés encore en place, marquent des édifices importants. J'ai cru reconnaître les restes de l'aménagement des eaux de cette ville : au point où sur la gauche du chemin de Ta-Kitoun s'enfonce vers l'Ouest, parallèle au Mégris, un large sentier, peut-être une ancienne voie, sont échelonnés trois bassins qui devaient dominer de beaucoup toutes les constructions de la ville : leur forme rectangulaire est carrément dessinée par la végétation qui trouve dans leurs angles comblés plus de fond que dans le sol naturel des berges. Les eaux étaient captées au sommet du Mégris, où des sources abondantes alimentent de petits lacs qui furent peut-être eux-mêmes l'ouvrage de l'homme. On reconnaît plus bas, bordant l'extrémité occidentale des ruines, le parcours desséché d'un déversoir dirigé sur l'oued Amoucha ; un lit de cailloux, rectiligne, toujours à sec par les plus grandes pluies, s'allonge sans trace de végétation au milieu d'une plaine couverte de verdure.

Plus loin la voie romaine gagnait à droite le ravin des Ouamer, le descendait par une longue rampe, franchissait l'oued Amoucha en aval du confluent de l'oued Defla, où est le gué actuel, puis s'élevait vers les plateaux de Ta-Kitoun par le versant oriental du mamelon que l'on gravit aujourd'hui par le couchant. Là, elle traversait le chemin muletier sur la gauche duquel on voit clairement, pendant un assez long espace, le sol plan et régulièrement incliné sur lequel elle était construite, sous lequel elle est peut-être enfouie. Jusqu'au Bordj, on marche dans la même direction que les Romains ; leurs établissements se voient encore sur plusieurs mamelons au pied desquels on passe.

Le mamelon de Ta-Kitoun, d'une altitude de 900 mètres, domine tout le pays entre le Mégris et les Babor. Un bordj de commandement y a été construit sur l'emplacement d'une station romaine : des chapiteaux, des débris de fûts de colonne, un bas-relief assez grossier, roulés au fond des ravins, semblent indiquer un temple ou quelque riche villa. En nivelant le sol on a trouvé

plusieurs tuiles romaines, des débris de poteries, des monnaies. Un capitaine a conservé une patère rouge complète et deux médailles d'argent. J'ai trouvé, dans une fouille de quelques centimètres, plusieurs petites pièces de bronze à l'effigie d'Empereurs de la Décadence et du Bas-Empire, dont une montre la louve et ses nourrissons ; des fragments d'une coupe et d'un plat d'une superbe pâte rouge ; la partie inférieure, en place dans le sol du cellier, d'un immense vaisseau. La partie supérieure retrouvée plus loin m'a permis de reconstruire le vase par le dessin ; il mesurait un mètre de diamètre : c'était, sans doute, le dolium de 20 amphores.

La route romaine ne peut être suivie dans son ascension sur le mamelon ; on pourrait croire qu'elle a franchi un petit col au pied Est de la montagne, mais je n'ai rien vu au-delà de cette série de mamelons qu'on pût rapporter à une civilisation avancée, si ce n'est deux ou trois blocs de grès taillés, couchés au bord de la rivière des Oulad Salah, au point où on la traverse pour gravir le Babor jusqu'au village principal de cette tribu. Les indigènes disent ne connaître aucun point de leur territoire comparable à ceux que je rapporte au séjour des Romains ; ceux-ci ne semblent donc pas avoir occupé le pays au-delà de la chaîne des mamelons de Ta-Kitoun.

En tout cas, on reconnaît parfaitement un coude de la voie romaine qui, arrivée au pied du mamelon, tournait vers l'Ouest pour conduire au point où se trouvent les restes d'une ville de plusieurs mille habitants, à l'Ouest de Ta-Kitoun, et à moins d'une heure de chemin, au Sud du mamelon de Bou-Chamah (au pied duquel on voit aussi des ruines). A la source de l'oued Amoucha, s'élève un monticule au milieu d'une plaine étendue et entourée de collines ; des pierres taillées, des débris de toute sorte couvrent toute cette étendue ; j'y ai relevé deux inscriptions et le fragment d'une troisième ; j'y ai trouvé deux moulins de pierre coniques ; enfin, j'ai recueilli des débris à l'aide desquels j'ai reconstruit plus de 50 vases différents.

Sur l'une des faces d'un dé de calcaire très-compact, dont les arêtes verticales ont un mètre et les horizontales 0,70 c., provenant d'un autel votif ou d'un piédestal de statue, on lit en beaux caractères latins :

**PROSAL.IMP.
M.AVRELLIAN**

TONINI.AVG.
ARM.ET.L.AVRE.
LLIVER.ARM.
IMAGINES.ET.
ARAM.P.CERE.
SATVRNINVS.
S R.P.F.ET D.

J'ai très-sévèrement copié l'orthographe, la ponctuation et la disposition de cette inscription. On la retrouvera facilement à l'origine de la pente du monticule, vis-à-vis d'un chemin dirigé sur l'Est, au bord duquel on voit deux sarcophages vides. Le nom d'un empereur contemporain du monument me semble indiqué ici : la ville existait donc au moins au 2^e siècle de notre ère, puisque Marc-Aurèle mourut en 180. Quant au nom historique de Saturninus, il ne peut, ici, être rapporté au général qui pacifia l'Afrique sous Probus, plus d'un siècle après ce vœu : *Pro salute M. Aurelli Antonini.*

Sur le dé qui porte cette inscription, j'ai placé le fragment de calcaire fossile couvert d'une portion d'inscription non tumulaire. L'autre inscription rappelle seulement qu'un Cornelius vécut 24 ans.

J'ai remarqué plusieurs pierres plates, rectangulaires, creusées sur une de leurs grandes faces d'un trou profond de 15 c., long de 30 c., plus ouvert en avant, où il atteint le bord, qu'en arrière où il laisse le bloc plein ; c'est le fourneau primitif que creusent en terre nos soldats, et j'ai vu là de véritables foyers. On trouvera une de ces pierres à l'extrémité Nord des ruines, au milieu d'une enceinte de pierres de tailles dressées.

Je signalerai encore un point bien intéressant, situé sur la route carrossable de Ta-Kitoun, c'est une carrière bordant cette route, dans laquelle on taillait des colonnes monolithes de moyenne dimension ; la roche à nu est dégagée en-dessous, on sent une colonne en place ; à deux pas, est un bloc détaché, à peine ébauché ; un peu plus loin, deux colonnes, chacune plus rapprochée de la perfection. La roche est un calcaire compact, horizontalement stratifié en couches minces.

BELLANGER,
Médecin aide-major.

Remarques de la rédaction. — L'auteur de l'intéressante note qu'on vient de lire, M. Bellanger, actuellement à Bône, a été autrefois chargé du service de santé au poste de Ta-Kitoun. Ce sont donc des observations directes et personnelles qu'il nous transmet, genre de témoignage toujours précieux, surtout quand il émane d'une personne dont la position sociale est elle-même une garantie d'instruction et de lumières.

On cherche vainement sur les cartes le poste de Ta-Kitoun; par bonheur, les indications de notre correspondant sont assez précises pour qu'on puisse l'y placer aisément.

Dans la route singulièrement allongée que l'itinéraire d'Antonin donne pour aller de Bougie à Gigeli (*en passant par Sétif!*), le dernier tronçon, comprenant *Satafi, ad Basilicam, ad Ficum*, semble correspondre au tracé que M. Bellanger a suivi en partie pour se rendre de Sétif à Ta-Kitoun.

Satafi, d'après ses indications, combinées avec celles du Routier romain, pourrait être cherché au pied Sud du Megris, sur l'emplacement de l'ancien village des ôtages du Babor, là où « la plaine fut couverte de constructions antiques sur un grand espace. »

Ad Basilicam se rencontrerait au pied Nord de la même montagne, à l'endroit où « l'étendue des ruines fait supposer un ancien centre de 8,000 habitants. »

Ad Ficum serait alors « la ville de plusieurs mille habitants, dont les restes ont été vus à l'ouest du Ta-Kitoun. De là, la route descendait sans doute sur *Choba Municipium*, aujourd'hui Ziama, pour gagner *Igilgili*, par le littoral, ce qui s'accorde, du reste, avec la distance de 33 milles que l'itinéraire indique entre *Ad Ficum* et *Igilgili*.

Ces attributions sont nécessairement conjecturales; il faudrait visiter le terrain et compléter l'exploration de la ligne, pour se permettre d'être plus affirmatif.

Quant à la dédicace copiée par M. Bellanger, et très-bien copiée, puisque qu'on ne trouve à y rectifier que AVRELLI, qui se remplace par AVRELI; je la traduirai ainsi : « Pour le salut de l'Empereur Marc-Aurèle Antonin, Auguste, Arméniaque, et de Lucius Aurélius Verus Arméniaque, — Publius Cerenius (?) Saturninus a fait faire à ses frais et a dédié des images et un autel. » Il s'agit, ici, des images des deux Empereurs qui figuraient peut-être sur le piédestal où a été gravée l'inscription. En supposant le monu-

ment à sa place primitive, une fouille pourrait faire découvrir ces *images* plus ou moins mutilées.

L'absence des titres de César et d'Auguste, que M.-Aurèle accorda à son collègue Verus, dès son avènement (161), en l'associant à l'Empire, est assez étrange ; d'autant plus que notre dédicace lui donne, ainsi qu'à son collègue le titre d'*Arméniaque*, qu'ils reçurent du Sénat en 163. Comme il manque ici le titre de *Parthique*, que tous deux obtinrent en 166, on est fondé à placer l'épigraphe que nous étudions entre ces deux dates, ce qui réduirait l'incertitude à un espace maximum de quatre années. Cependant, la singulière omission des titres officiels de Verus, sur une dédicace où il est de moitié, fait justement suspecter l'exactitude de son auteur, et ôte quelque solidité à la base de mon argumentation. Mais Saturninus était peut-être de l'opinion d'Antonin le Pieux, qui ne voulut jamais donner le titre de *César* à Lucius Verus, à cause de ses monstrueuses débauches. Tout en produisant cette explication, pour l'acquies de ma conscience, j'avoue n'y pas attacher une très-grande valeur, tant une protestation de ce genre contre une tête couronnée et sur un monument public me paraît peu probable.

A. BERBRUGGER.

Pour tous les articles non signés

Le Président,

A. BERBRUGGER.